

Titre de la thèse

« Chercher son rythme » : les Promeneurs littéraires à Paris dans le roman et la prose (1855-1891), sous la direction de M. Bertrand Marquer,
Université de Strasbourg,
ED 520,
EA 1337 - « Configurations Littéraires ».

Résumé de la thèse

La seconde moitié du XIXe siècle, en France, est marquée par les grands travaux de Paris sous le Second Empire, sous l'égide du Préfet Haussmann. Si ceux-ci sont en réalité la continuité d'aménagements déjà engagés sous la Monarchie de Juillet, nul ne conteste au Préfet de Paris de Napoléon III l'envergure gigantesque de son projet : transformant radicalement la ville, Haussmann ne propose pas seulement une métamorphose urbaine. En modifiant l'espace, il modifie l'existence de ses habitants, comme l'a résumé Baudelaire dans le vers célèbre du *Cygne* : « la forme d'une ville change plus vite que le cœur d'un mortel »¹. Le poète, dans cette comparaison, a parfaitement condensé l'accélération à laquelle les Parisiens ont été confrontés, malgré eux : ce vers résume leur inaptitude à assimiler les changements brutaux de la ville nouvelle. La ville est désormais une « arythmie généralisée »² (Pascal Michon), dans laquelle aucun individu ne saurait se trouver.

Les anecdotes ne manquent pas pour concourir à l'expression des réserves des habitants face à ces aménagements : les grands travaux causent la gloire et la chute du Préfet, dès 1867. Coûteux, corrompus, au profit d'une classe dominante cupide, ils seraient l'illustration même de la mégalomanie et de la démesure du Second Empire, dont l'autoritarisme a longtemps été assimilé à une forme de décadence morale et politique. Sous couvert d'aide sociale et de paternalisme, la société impériale serait une société du mépris et de la vanité. Cette vision de l'Empire, largement héritée des écrivains réalistes et naturalistes, comme Flaubert, Zola ou

¹ Baudelaire, « Le Cygne », *Les Fleurs du Mal*, dans *La Passion des images, Œuvres choisies*, ed. Henri Scepti, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2021, p.1170.

² Michon, Pascal, « Arythmie et capitalisme », *Rhuthmos*, 23 octobre 2017 [en ligne]. <https://rhuthmos.eu/spip.php?article651>

« Chercher son rythme » : les Promeneurs littéraires à Paris (1855-1891), Édouard Bourdelle.

Maupassant, puis, plus tard, d'historiens comme Louis Chevalier³, a cristallisé une idée essentielle dans la vie politique et culturelle en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle : l'avènement de la bourgeoisie comme responsable d'un étouffement des libertés fondamentales de la Révolution.

S'il est évident qu'une certaine haute-bourgeoisie n'est pas étrangère à cette décadence illustrée par les romans politiques des *Rougon-Macquart*, force est de constater que ce tableau manque de nuance. On ne saurait réduire la « bourgeoisie » à une seule classe, fixe et définie. Les travaux, fondateurs, d'Adeline Daumard⁴, ont au contraire montré l'extrême confusion du terme, et la variété des classes sociales et économiques qu'elle recouvrait. Cependant, dans sa perspective culturelle, Daumard rend bien compte d'une certaine hégémonie culturelle et sociale typique du Second Empire, et perpétuée sous les premiers temps de la Troisième République. Hégémonie qui contribue à l'essor économique et technologique de la France, et que Dominique Kalifa n'a pas hésité à caractériser de « Belle Époque »⁵. Bien plus que les temps troubles de la censure et de l'autorité, qui caractérise la première décennie du règne de Napoléon III, il faudrait garder en mémoire la deuxième période de l'Empire : celle de l'ouverture, qui a permis à toute une société d'être plus homogène, plus stable, et plus vivable. Les travaux de la capitale ont permis de multiplier les espaces publics, et de créer de véritables lieux de vie commune, faisant de la ville un véritable réseau en constante communication : nul ne peut se perdre, désormais, dans Paris.

L'aménagement des promenades publiques et des espaces verdoyants sous le mandat d'Adolphe Alphand (1855-1891) a bouleversé le paysage parisien : d'une ville « embarrassée » et « invivable », les prouesses des ingénieurs et haut-fonctionnaires sont parvenues à créer un espace aéré, attractif et ouvert aux loisirs. À cette métamorphose de la capitale correspond l'évolution spécifique de la population parisienne, à travers l'avènement d'une bourgeoisie de commerce qui parvient à se hisser aux plus hautes sphères. Cet héritage révolutionnaire de l'extension du tissu urbain sous les auspices du progrès et de la salubrité pourrait faire penser à une démocratisation de l'espace public : il n'en est rien. L'égalité d'accès aux espaces publics n'est que de façade ; et derrière l'extension, il faut rendre compte de l'uniformisation des modes de vie, au profit d'une classe dominante.

³ Chevalier, Louis, *Montmartre, du plaisir et du crime*, préface Eric Hazan, Paris, La Fabrique éditions, 2016.

⁴ Daumard, Adeline, *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Paris, Aubier, 1987.

⁵ Dominique Kalifa, « Le Second Empire, une « Belle Époque » ? », *Histoire, économie & société*, vol. 36e année, no. 3, 2017, pp. 61-71.

« Chercher son rythme » : les Promeneurs littéraires à Paris (1855-1891), Édouard Bourdelle.

Car le Paris nouveau est étendu, ainsi qu'exclusif. Si personne ne peut se perdre dans la ville, encore faut-il pouvoir y vivre. L'encerclement de la ville par des grands parcs, l'aménagement forcé de squares dans les anciens faubourgs ou dans les cités derrière les fortifications, la mise à l'écart des populations les plus pauvres et les plus laborieuses, sont autant de signes de la violence d'une extension qui, sous ses aspects philanthropiques, signale une violence symbolique. Aménager un parc, un square, un Bois, ce n'est pas seulement aménager un espace pour s'aérer, c'est imposer un certain loisir, attaché à une classe spécifique : en verdissant la ville, les autorités imposent un mode de vie normé et réglé.

L'étude de la pratique de la promenade et des lieux qui lui sont affiliés, d'un point de vue historique, sociologique, et littéraire, permet de rendre compte de cette uniformisation des modes de vie et de l'instauration de normes de la vie sociale au caractère extrêmement prescriptif. En effet, si elle apparaît comme l'espace de rencontre de toutes les classes lors d'un même temps de loisir partagé, la promenade sous le Second Empire et la Troisième République est en réalité l'illustration des codes, rituels, et mœurs réglées, de ce que Thorstein Veblen a analysé comme la « classe de loisir »⁶. On se promène pour se montrer, pour s'observer, pour voir et être vu. Instaurant une sociabilité de la défiance et du stigmaté, ces espaces partagés sont finalement ceux qui partagent le plus violemment la société en classes.

Les écrivains ont été immédiatement sensibles au caractère fallacieux de cette pseudo-démocratisation de l'espace public, et nombre d'écrits publiés (journaux intimes, articles, guides, poèmes, et bien entendu romans) témoignent de leurs réserves à l'égard de ces promenades publiques, censées œuvrer au bien de chacun, mais excluant surtout celles et ceux qui n'ont pas les moyens de se montrer : provinciaux et provinciales, bohèmes, étudiants, artistes, maladifs, spleenétiques, neurasthéniques, ou encore fugitifs, tous révèlent que Paris instaure une forme de « sélection naturelle » que l'on qualifiera de « capacité d'adaptation ». La promenade publique validerait donc la théorie des « lois de l'imitation » (Tarde).

Il s'agit pour nous de voir comment les écrivains sont à la fois les sondeurs de ces métamorphoses de la ville et de ses pratiques, en même temps que ses critiques les plus pertinents. Nous analyserons donc la teneur de cette critique, ainsi que les formes de vie alternatives proposées par les écrivains dans ce nouvel espace normatif élaboré de manière verticale par la Ville de Paris. Car derrière chaque promenade, apparemment anodine, un enjeu

⁶ Veblen, Thorstein, *Théorie de la classe de loisir*. Collection Tel (n° 27), Gallimard, Trad. de l'anglais (États-Unis) par Louis Évrard. Préface de Raymond Aron, 1970

« Chercher son rythme » : les Promeneurs littéraires à Paris (1855-1891), Édouard Bourdelle.

existentiel majeur est en jeu : « être soi-même », avant d'être « autrui » (Baudelaire, *Les Foules*⁷) dans la capitale nouvelle.

Notre corpus envisagera les principaux romanciers de la période : Flaubert, les Goncourt Zola, Maupassant. Avec eux, nous rendrons compte de cette tentative de la littérature naturaliste d'analyser non seulement le rapport de l'individu à son milieu, mais surtout la capacité d'adaptation de celui-ci. Nous serons donc sensibles au caractère dynamique des métamorphoses de la ville sur la personnalité de nos héros de roman, en particulier dans *L'Œuvre*, *Manette Salomon*, *L'Éducation sentimentale*, *Notre Cœur*. Cet écart entre la métamorphose d'un milieu et l'impossible adaptation du héros de roman nous amènera à nous interroger sur trois choses.

D'abord, d'un point de vue culturel, en quoi ces héros marquent-ils ce que le sociologue Hartmut Rosa a analysé comme une « crise de la résonance »⁸, c'est-à-dire l'inaptitude constitutive de l'individu moderne à pouvoir vivre pour lui-même dans la société moderne, et à trouver un sens à son existence ?

Ensuite, d'un point de vue historique, en quoi nos romanciers sont-ils les témoins de l'uniformisation progressive des modes de vie, marquant de plus en plus les êtres différents sous le sceau de la marginalité, avec les sous-entendus moraux que cela présuppose.

Enfin, d'un point de vue littéraire, en quoi nos romanciers usent-ils de la promenade comme d'un *topos* littéraire à renouveler, d'un point de vue formel et rhétorique, pour mieux inscrire le lecteur dans l'expérience commune d'un lieu et d'une pratique qui lui sont familières.

Il s'agit, finalement, de voir comment la littérature réaliste et naturaliste, en proposant des expériences d'individuation ratées, se fait le miroir d'une société pour le lecteur, en reproduisant non seulement son environnement, mais aussi les pratiques qui sont inscrites en lui, au plus intime de son corps. Par cette reproduction fidèle de la réalité subjective, c'est finalement la singularité de chaque lecteur que le roman moderne interroge.

⁷ Baudelaire, *Le spleen de Paris*, « Les Foules », *La Passion des images*, op. cit., p.1314

⁸ Rosa, Hartmut, *Résonance, une sociologie de la relation au monde*, trad. Sacha Zilberfarb & Sarah Raquillet, éditions La Découverte, Paris, 2018.